

JEUDI

18 AOUT 1831.

Ce Journal paraît les Mercredi et Samedi de chaque semaine.

On s'abonne à Lyon, au Bureau du Journal rue St-Louis, n° 7, maison *Feuga*, place des Célestins.

Au Bureau de la Conservation des Affiches, Galerie de l'Argue, escalier M, au 1^{er} étage;

A l'Entrepôt de papiers de Bonnard et Royer-Dupré, rue Fromagerie, n° 5, au 1^{er};

Et à l'Imprimerie du Journal.



La Glaneuse,

JOURNAL DES SALONS ET DES THÉÂTRES.

AVIS.

A dater de ce jour le Bureau de la *Glaneuse* est transporté dans la rue St-Louis, n. 7, maison *Feuga*, place des Célestins.

UN CABINET DE LECTURE.

C'est un délassement qui n'est pas sans attrait, que d'examiner les diverses physionomies rassemblées par le hasard autour du tapis vert d'un cabinet de lecture; d'étudier les sensations plus ou moins fortes qui se peignent sur les traits de ces bustes immobiles.

Vous entrez dans une salle garnie de ces statues vivantes dont les poses sont variées selon la commodité de chacun, sans qu'il se fasse aucun mouvement, sans qu'aucun bruit réponde à celui que vous faites pour chercher une place convenable : à peine si la curiosité a fait tourner quelques têtes. Vous vous asseyez en silence et, à l'abri d'un journal que votre regard effleure sans s'y arrêter, vous pouvez vous livrer à vos observations.

Vous avez aperçu ce gros personnage accoudé sur la table dont à lui seul il garnit tout un côté : son énorme ventre et son teint fleuri témoignent en faveur de sa cuisine et de sa cave. C'est un riche manufacturier : parce qu'il a gagné sa fortune, il se croit un génie ; au fond c'est un bon homme : il ne hait qu'une chose au monde, c'est la noblesse, parce que son père était porte-faix. Mais, depuis la révolution, il est devenu éligible, conseiller municipal et capitaine de la garde nationale ; il ne peut rien concevoir au delà de l'ordre de chose actuel. C'est un chaud partisan du *juste-milieu* : il lit le *Précurseur*.

Après de lui un jeune homme au front haut, à l'œil vif, appuyé gravement sur le dossier de sa chaise, laisse

errer sur ses lèvres serrées un sourire de dépit. Il aime l'étude et s'y est livré avec succès. L'amour de son pays le domine. Il a un nom honorable, une brillante fortune, une vie pleine d'avenir, et il n'a pas craint de risquer tout cela pendant les trois journées. Ses idées sont larges et généreuses ; sa feuille favorite c'est la *Sentinelle Nationale*.

Remarquez dans un coin, arrangé de la façon la plus commode entre deux chaises, dont l'une est occupée par son chapeau et l'autre par sa canne, un petit homme sec et chauve qui commence à grisonner : il a un habit noir et un énorme jabot qu'il chiffonne avec suffisance ; c'est un petit rentier qui par économie se loge dans un faubourg. La politique l'intéresse peu ; en revanche, il est avide de connaître les moindres détails de localité. Avec quelle attention il suit les colonnes du *Journal du Commerce* ! Je crois que depuis un quart-d'heure il a oublié sa méthodique prise de tabac.

Et cet autre dont les cheveux lisses couvrent tout le front ; à l'air béat, aux yeux faux, aux lèvres pincées, dont chacun semble s'éloigner. Il a une industrie à lui : membre de toutes les confréries, trésorier de deux paroisses, il exploite quelques pieuses maisons où il dîne régulièrement : vous l'avez reconnu, il tient le *Cri du Peuple*.

Un Monsieur empesé, tout en feuilletant une brochure dans laquelle il a trouvé de petits vers, au bas desquels son nom est imprimé en gros caractère, cherche à apercevoir quelque ami complaisant à qui il pourra les lire. Si vous le connaissez, sauvez-vous bien vite : c'est un académicien avec la *Revue Provinciale*.

Quant à celui-ci, vous l'avez vu partout : un petit homme tout rond qui sourit toujours ; malgré son embonpoint, il est très agile : avez-vous un jeune homme à placer, une fille à marier, de l'argent qui vous embarrasse ? il s'en chargera ; c'est un agent d'affaires. Il est à la huitième colonne des *Petites Affiches*.

PREMIÈRE ANNÉE.

N° 19.

Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 1 franc 50 cent. pour un mois, et de 4 fr. pour trois mois.

On ajoutera pour les frais de poste 2 centimes par N° pour le département et 4 centimes hors du département.

Les lettres et paquets doivent être affranchis.

Ce jeune élégant qui, nonchalamment penché sur le comptoir, arrange ses cheveux devant la glace, tout en causant avec la maîtresse du cabinet, dont les manières sont libres et distinguées ; c'est un aimable garçon qui a de l'esprit et beaucoup de paresse, il fait des vers, courtise les dames, et dîne chez Caillot ; aime son pays et le Champagne, et parle avec le même feu de la guerre des Polonais et de sa maîtresse. Le voilà qui s'empare de la *Glancuse*, où il cherche en chantant sa dernière élégie.

C. B.

A LA FEMME QUE JE CHERCHE !

Veux-tu l'acheter !
Mon cœur est à vendre ;

As-tu tout le tien,
Pour payer le mien !

Mad. VALMORE.

Toi que j'aime sans te connaître,
Compagne que l'hymen doit me donner un jour,
Toi qu'au fond de mon cœur sans cesse je fais naître,
Oh ! quand te verrai-je apparaître,
Ange d'innocence et d'amour !

Abaisse ton vol sur la terre,
De ce monde pour moi viens composer les cieux ;
Tu seras tout mon culte et toute ma prière ;
Notre amour sera mon mystère,
Tes attraits seront mes seuls Dieux.

Séduisante comme un mirage,
Ta pensée en tous lieux me caresse et me suit ;
Chaque jour je me prends à rêver ton image :
Etoile promise à mon âge,
Je te vois briller dans ma nuit.

Voyageur perdu dans la foule,
Je parle du regard et ne suis pas compris ;
Je suis comme un pêcheur sur une mer qui houle,
Cherchant la perle dans la moule
Et n'amenant que des débris.

Partout je t'appelle de l'âme,
Toi, mon rêve du jour, mon songe le plus beau,
Jeune fille, enfant né pour être un jour ma femme,
Ton cœur pour mon cœur c'est la flamme
Que l'on approche du flambeau.

Paré des charmes de ton âge,
Peut-être en mon chemin, ai-je, d'un œil surpris,
Comme une fraîche fleur, rencontré ton visage
Sans accueillir ton court passage
Ou d'un salut ou d'un souris.

Heureux enfant de la nature,
Tes yeux ont-ils du ciel retenu la couleur ?
Quel reflet fait briller ta longue chevelure ?
Et sous ton étroite ceinture
M'as-tu bien enchaîné ton cœur ?

D'un futur hymen la pensée
Eveille-t-elle en toi de secrètes terreurs ?
Ton âme, tour à tour et folâtre et sensée,
Se trouve-t-elle balancée
Entre le sourire et les pleurs ?

Notre être est un double mystère,
Qui nous berce tous deux dans un vague enchanté ;
Ah ! tu seras à moi ce qu'à l'orme est le lierre :
Plus il vieillit, plus il resserre
Les nœuds de sa captivité.

Sous ta guirlande encor fleurie,
Lasse des vains plaisirs qu'enfante la cité,
Cherches-tu le repos au sein de la prairie,
Le plaisir dans la rêverie,
Le bonheur dans l'obscurité ?

Avec ton cœur lis-tu Valmore ?
En lui sens-tu déjà couler des pleurs secrets ?
L'amour fait-il vibrer une corde sonore,
En ton âme bien jeune encore
Pour les plaintes et les regrets ?

La brise à travers le feuillage,
L'eau qui fuit, le soleil à son brillant lever,
Le chant du rossignol et le chant du village,
Le ciel, et la mer, et la plage,
Tout enfin te fait-il rêver ?

Oh ! viens m'épurer de ta flamme !...
Sois le creuset où doit fondre ma liberté !
Oh ! viens ! j'aurai des mots qui te raviront l'âme ;
Viens ! je veux que nulle autre femme
N'ait connu ta félicité !...

Léon BOITEL.

LA PRISE DE LA BASTILLE

AU JARDIN DES PLANTES.

Quelle fête ! quelle excellente poudre ! et avec quelle dextérité on nous la jetait aux yeux ! En vérité, il ne me souvient pas que seigneur de village ait jamais tiré canon aussi bien chargé ! C'était à épouvanter nos trembleurs à un quart de lieue à la ronde.... Mais, vrai Dieu ! c'est qu'il s'agissait de prendre une belle et bonne bastille, bastille élevée à l'improviste, bastille en toile peinte, clouée sur des liteaux de sapin !.... Il m'en souviendra long-temps de la bastille.... Malheur à vous qui n'avez pas vu la prise de la bastille !... vous n'aviez pas vingt sous dans votre poche, et vos enfans criaient et demandaient du pain, pendant que la vieille forteresse du despotisme s'écroulait à travers les fleurs du Jardin des Plantes... Malheur à vous qui êtes restés à la porte ! malheur à toi, pauvre peuple qui travailles, toi qui te bats, on a représenté une des plus belles pages de ton histoire, et tu ne l'as pas vue !... Malheur à toi, parce que tu n'as pas un sou, et qu'un jour viendra peut-être où tu mourras de faim !

Cependant, console-toi, bon peuple : je vais te conter l'aventure, et tu vas en rire avec ton gros bon sens qui ne se trompe jamais.

De la mansarde où tu es logé tu as entendu un coup de canon de demi-heure en demi-heure... c'était la prise de la bastille. En te promenant, les bras croisés, sur la place de la Déserte, tu as vu beaucoup d'habits noirs, beaucoup d'individus habillés en gardes nationaux, beaucoup de jeunes filles et de coquettes, entrer au Jardin des Plantes et donner leurs vingt sous à la porte... c'était la prise de la bastille. Le soir, tu as aperçu une galerie de verres tricolores et de mèches qui flambaient tranquillement... c'était la prise de la bastille. Puis tu as entendu quelques coups de fusils chargés à poudre, et des canons chargés à poudre, avec leurs gargousses vides ; puis encore tu as vu des fusées de poudre éclater au milieu des airs ; puis tu as entendu une détonation un peu plus forte que les autres.... Eh

bien ! c'est là tout , et la bastille a été prise.... et le public est sorti , jurant , sifflant et se promettant bien qu'on ne l'y prendrait plus ; c'est tout... c'est la prise de la bastille... Réjouis-toi , bon peuple , de n'avoir pas une farce de plus à pleurer.

On assure que le perroquet de M. Pintard a été la seule victime de ce terrible combat. Il est mort frappé d'une fusée à la congrève.... mais il est mort en héros , et avec toute la connaissance de ses devoirs. Les yeux tournés vers son maître , l'innocent animal bégayait encore : *Pintard , a-t-on payé ?*

L. A. B.

LA TOURTERELLE.

Ah ! reste près de moi , tourterelle jolie.
Que ton regard est doux ! que j'aime tes soupirs !
Repose sur mon sein , sois-moi fidèle amie...
Et ne soit pas légère autant que les zéphyr.

Va , j'aurai soin de toi , de l'onde fraîche et pure
J'inonderai souvent ton plumage brillant ,
Tu viendras de mes mains prendre ta nourriture.
Ah ! reste près de moi... je suis reconnaissant...

Et ton lit sera doux.... de duvet et de laine
Mes doigts l'auront formé.... tu seras reine ici ,
Et tu partageras mes tourmens et ma peine ,
Quand je succomberai sous le poids de l'ennui.

Elle était belle aussi.... brûlante était ma flamme ,
Long-tems j'avais langué.... coquette.... sous des fleurs
Se glissait le poison qui dessécha mon ame ;
Mais , enfant.... du courage.... et n'ayons plus de pleurs.

Si douce et si timide.... oh ! chassons son image....
Ce souvenir au cœur s'enfonce en déchirant....
Je ne veux plus aimer.... Mais , hélas ! à mon âge ,
Ne plus aimer.... jamais.... c'est mourir en naissant.

Tout près , tout près de moi , tourterelle jolie.
Que ton regard sois doux , et tendres tes soupirs ;
Repose sur mon sein , sois-moi fidèle amie...
Toi tu n'es point légère autant que les zéphyr.

B. P.

D'ORLÉANS ET NEMOURS A BRUXELLES.

D'Orléans. Que te semble , mon petit duc , de notre rapide campagne ?

Nemours. C'est une revue au champ de Mars.

D'Orléans. Diable ! mais ce beau palais de Bruxelles !

Nemours. C'est l'Ecole Militaire.

D'Orléans. Mais ce peuple qui crie : Vivent les princes ! Vive la France et Vive le Roi !

Nemours. Les Parisiens... mon ami , je crois les voir dans la rue de Rivoli et sur la place de la Révolution.

D'Orléans. Au fait , tu as raison , ces deux peuples se ressemblent ; et puis les Belges ont été français. C'est une drôle de chose que ce peuple ; il chasse Guillaume , et crie vive la liberté ! On lui dit : Il te faut un roi , et il crie : Vive le roi ! On reprend : Nemours et Leuchtemberg pourraient bien t'aller , et voilà qu'on entend partout : Vive Nemours et Vive Leuchtemberg ! Puis tu ne veux pas , et voilà qu'il crie : Vive Léopold. C'est une véritable horloge , il faut qu'elle tourne dès qu'elle est montée.

Nemours. Allons , ne voudrais-tu pas me faire croire qu'on fait d'un peuple tout ce qu'on veut , et que c'est sa faute si les rois sont quelquefois mauvais ?

D'Orléans. Laissons cela ; mais , dis-moi , tu dois éprouver ici une singulière émotion en pensant que ce peuple pouvait être le tien , ce palais à toi , cette Belgique ton petit royaume , en attendant mieux. Tu as manqué là une belle partie , Nemours.

Nemours. Ce sont les ministres qui n'ont pas voulu. Comme j'aurais été bien ici !

D'Orléans. Jeune , spirituel , avec cela on t'aurait donné quelque jolie petite reine de quinze ans , bien fraîche , bien gentille , qui t'aurait bien cajolé , ce qui ne laisse pas d'être très agréable.

Nemours. Mais aussi pourquoi ce peuple va-t-il faire sa révolution avant que je sois majeur ! Maudits ministres , ils me la paieront.

D'Orléans. C'est égal , il faut convenir qu'on te fait jouer un joli rôle. Tu refuses un trône , puis tu viens le conquérir... afin d'en faire cadeau à un autre.... c'est digne des beaux jours de la chevalerie errante : Tiran-le-Blanc n'eût certes pas mieux fait.

Nemours. Ah ! laisse-moi donc tranquille , tu me casses la tête. Tiens , vois donc ces petites Flamandes qui passent là bas , elles lèvent les yeux ici , vraiment.

D'Orléans. C'est pour nous voir , mon ami ; elles sont jolies , saluons-les , corbleu ! ça vaut bien ça.

Nemours. Dis donc , d'Orléans , les femmes sont partout de même ; c'est ici pour nous comme à Paris pour toi. Es-tu heureux ? toutes les Parisiennes veulent te plaire , toutes t'adorent , elles n'ont plus d'autre ambition que de se faire remarquer de M. le duc d'Orléans. A propos , tu as demandé au papa le Palais Royal pour ta maison , quand papa ira aux Tuileries ; dis donc , vas-tu t'amuser , si on te donne ce Palais Royal ?

D'Orléans. Ah ! oui , ils ne veulent pas ; mais dis donc , que ferons-nous ce soir ?

Nemours. Je ne sais : il y aura bien quelque bal où nous serons étouffés , quelque revue où nous serons assourdis par les cris. Tiens , si tu veux , quittons ces habits qui nous feraient reconnaître ; des vêtements bourgeois , c'est cela , pas de laquais ; allons errer au hasard , morbleu ! je ne sais où. Viens donc , nous retrouverons peut-être les petites Flamandes.

UNE HALTE AUX ANDELYS.

Il faut voir comme les jeunes filles sont belles de leur fraîcheur , comme elles se sourient avec joie et montrent leurs jolies dents. Il faut voir sur le sein de chacune trembler le bouquet de pervenches ; il faut voir les jeunes garçons comme ils sont fiers des nœuds de rubans qui flottent à leurs chapeaux et à leurs boutonniers. Au tintement de la cloche du presbytère , au son bruyant de la grosse caisse , il est aisé de deviner ce qui se passe aux Andelys.

C'est la fête du village.

L'air fraîchit , le ciel est pur ; là-bas seulement , au dessous de la montagne , on aperçoit une nue qui passe ;

elle s'avance, elle grandit menaçante, et il s'en détache de larges gouttes d'eau.

De toutes parts on se réfugie dans l'Eglise et sous son humble portique.

Trois jeunes gens entrent dans le village; la pluie soudaine les oblige à chercher une retraite; devant eux s'offre une chaumière enfumée; ils poussent une porte mal jointe et les voilà à l'abri de l'orage, autour d'un grand feu, assis sur un escabeau, auprès d'une bien vieille femme.

Et dans la chaumière aussi toute chose est vieille, tout tombe en ruines et semble se dire adieu.

Jeunesse est avide d'histoire, vieillesse est conteuse.

« Oui, mes braves Messieurs, c'est aujourd'hui la fête de sainte Clotilde, femme du saint roi Clovis, comme vous savez.

« C'est elle qui, dans le temps, fit distribuer du vin à ceux qui travaillaient à l'église de Notre-Dame; vous savez bien, cette église devant laquelle est une fontaine.

« Or, en mémoire de cela, chaque année, à pareil jour, on verse du vin dans la fontaine, et tous les malades qu'on y plonge sont guéris incontinent, à moins, toutefois, que mort ne s'en suive; car alors, pour abrégier leurs maux, la bonne sainte les aide à promptement mourir.

« Et Clotilde est une bien grande sainte. Deux fois les Picards ont voulu, par dévotion, nous enlever son image qui est en or massif, et deux fois elle est revenue toute seule et s'est retrouvée dans le tabernacle, sans qu'on sache comment.

« Et puis sainte Clotilde a fait encore bien d'autres miracles! Oyez celui-ci dont j'ai été témoin, moi qui vous parle.

« Il y a bien long-temps de ça, j'étais jeune alors, une bonne femme avait deux filles; l'une mariée, l'autre plus jeune, encore à pourvoir. La première, quoiqu'en ménage depuis six années, ne pouvait avoir d'enfants, ce qui grandement la souciait. La bonne femme, marrie du déplaisir de sa fille, fit une nevaine à la chapelle de sainte Clotilde; mais comme elle n'expliqua pas pour laquelle de ses filles elle faisait un vœu, ce fut la cadette qui devint enceinte, et notre curé dit que l'enfant était bien de la sainte, et c'était vrai... Cela n'empêche pas que ce ne soit là un grand et beau miracle!»

Et nos trois voyageurs arrêterent la bonne vieille en cet endroit de son intarissable et merveilleux récit; car le vent avait chassé la nue, et l'arc-en-ciel décrivait à l'horizon son cercle aux sept couleurs.

Ils partirent.

Au moment où ils passaient devant la sainte fontaine, on y plongeait deux jeunes enfans. Quand on les retira, ces pauvres petites créatures, subitement surprises par le froid, n'avaient pas même la force de crier; mais bientôt, sans doute, la bonne sainte leur fut en aide.

Avant de se remettre en marche, les trois voyageurs

apprirent d'un vieillard que chaque immersion rapportait vingt-cinq sous au curé de l'endroit.

Et revenus à Lyon, ils demandèrent en quel mois, en quelle année, en quel siècle on était.

Et on leur répondit: en juillet 1831.

L. B.

POLICE CORRECTIONNELLE.

Hier, pour la troisième fois, mais non pour la dernière, nous avons comparu devant le Tribunal de police correctionnelle. Le jugement sera définitivement prononcé mardi prochain; le retard qu'éprouve notre Numéro de *la Presse* ne doit être attribué qu'à cette circonstance.



GLANE.

-- Si les pairs sont héréditaires, les maires demanderont la même faveur.

-- De *considérant* en *considérant*, M. le Procureur du Roi finira par nous faire *considérer*.

-- Qui aime bien châtie bien. Qu'on nous mette en présence des Prussiens; nous les aimons.

-- A Paris on appelle les réquisitoires de la graine de persil.

-- On ne dira plus la jeune France, mais la France *jeune*.

-- L'orange des Nassau devient une *pomme* de discorde.

-- Si les patriotes ont pour eux la justice, le ministère a, dit-on, l'*adresse*.

-- On dit que les cartouches qui devaient être tirées par les Français, en Belgique, sont faites avec de la poudre de non-intervention.

-- M. Sébastiani prétend que faire la guerre à l'Autriche, ce serait avoir une querelle d'*Allemand*.

-- M. *Persil* craint les coups de soleil; M. le Procureur du Roi de Lyon redoute les coups de *marteau*.

-- Le Conseil municipal recule, il n'y a plus de *terme* pour l'arrêter.

-- Le juste-milieu entre la guerre et la paix, c'est une promenade en Belgique.

-- Le général Gérard ne songe pas sans doute à faire la guerre au Roi Hollande, il ne peut le voir que d'un bon œil.

-- Le Roi Guillaume va inonder la Hollande. Il espère par ce moyen revenir sur l'eau.

-- L'année passée le peuple était attaqué de la rage de lancer des pierres; cette année il n'a éprouvé que de fortes *démangeaisons*.

-- Le ministère avoue que c'est *déroger* que de nommer M. Lobeau, maréchal de France. Voilà de la franchise.

-- Décidément l'eau est un *élément* de succès.

-- Pour être plus à portée de calmer les émeutes, le comte Lobeau demande, dit-on, à être garde des *sceaux*.

BULLETIN DES ANNONCES.

AVIS DIVERS.

On demande à acheter un fonds de Mercerie, Bonneteries ou Nouveautés. S'adresser au Bureau de la conservation des affiches, Galerie de l'Argue, escalier M., au 1^{er}.

J. A. GRANIER, Rédacteur-Gérant.